

N°5
Septembre
2003

bimestriel gratuit diffusé
sur Internet
www.acer-mjo.org

Le Chameau et le Chas

Journal de la Jeunesse Orthodoxe



ACER-MJO

Edito: Les camps de jeunesse orthodoxe, un été 100% partage

Techniquement, nous sommes encore en été, même si le temps des vacances est déjà loin, très loin derrière, il nous semble. Et d'accord : c'est la rentrée... On le saura, à force de s'entendre répéter cette phrase grise qui nous serre le cœur à chaque fois. Ce numéro hors série " spécial camps de jeunesse orthodoxe " du Chameau et du Chas vous invite à vous retourner encore un peu vers les beaux jours, à grignoter encore un peu de soleil et de joie de vivre vacancière. Nous avons recueilli pour vous quelques témoignages de différents camps d'enfants ou d'adolescents, de France et d'ailleurs, afin que vous ayez un aperçu de ce qui existe en dehors de notre/votre association.

Les camps sont plus que des bases de loisirs, nous le devinons bien. Ils constituent pour tous ceux qui y participent un temps fort dans l'année, un puits d'expériences d'une richesse inouïe, car ils offrent une façon différente de vivre l'Eglise. En sortant l'orthodoxie du cadre

SPECIAL CAMPS!

strictement ecclésial, en créant des petites communautés temporaires autres que les paroisses et en les ancrant au cœur de la nature dans des conditions privilégiées, les camps offrent aux enfants, mais aussi à ceux qui les encadrent, une source de vie à laquelle tous viennent puiser par la suite. A la lecture de cet ensemble d'articles se distinguent des traits communs à toutes les formules de camps. Qu'il soit russe, scout, anglais, etc. un camp est par excellence un lieu de partage, d'amitié, d'amour, de joie, car la notion de personne est au cœur de ce que chacun y vit. Vivre en Dieu avec d'autres, c'est finalement apprendre à voir l'icône du Christ dans ce voisin avec qui je vais vivre 24h sur 24h pendant quelques semaines. Et c'est loin d'être une démarche naturelle, pas plus aux enfants qu'aux adultes. En nous donnant un coup de pouce, les camps, à tout âge, nous font grandir.

Lucile Chveder



Sommaire

| | |
|---|----|
| Edito, <i>Lucile Chveder</i> | 1 |
| Une journée au camp des Vitiaz, <i>Nathalie Artzimovitch et Andrei Malinine</i> | 2 |
| Camp d'été Orthodoxe au Bénélux, <i>Bert Genbrugge</i> | 4 |
| La Jeunesse Orthodoxe du Midi, <i>Laurence Muguet</i> | 5 |
| Quelques impressions du camp scout (oriur), <i>Jean Rakovitch</i> | 6 |
| Le camp de l'ACER-MJO, on y revient, mais... pourquoi ?, <i>Lucile Chveder</i> | 7 |
| GOYGB: Des camps orthodoxes en GB..., <i>Clare Maxfield et Olga Papadopulos</i> | 9 |
| Le camp d'ACER-MJO vu par une anglaise, <i>Hilda Graham</i> | 11 |
| Mosaïque de l'aigle au serpent, <i>Feuilleton, Olga Lossky</i> | 12 |
| e-courrier des lecteurs | 27 |

Une journée au camp des Vitiaz

Laffrey, juillet 2003

L'objectif de l'Association des Vitiaz est d'éduquer des enfants et des adolescents russes avec la devise "pour la Russie, pour la Foi" afin de servir l'Eglise Orthodoxe et la Russie.

Au camp d'été "Souvorov" des Vitiaz à Laffrey en Isère, nous accueillons, en deux sessions d'un mois, des enfants de 7 à 14 ans et y concrétisons le travail fait avec eux tout au long de l'année dans les otriadi (groupes). Les activités suivent la devise de l'Association - l'étude de la catéchèse et de la culture russe (la langue, l'histoire, la géographie, la littérature, l'art, la science etc., mais aussi une information constante sur la Russie actuelle) sont donc omniprésents, à tous les moments des journées. Les points forts des camps sont donc avant tout les jours de liturgie, où tous les enfants se confessent et communient, les fêtes du calendrier orthodoxe ancien style (Saints Pierre et Paul, le 12 juillet, Saint Serge le 18 juillet, la Transfiguration le 19 août) et bien sûr, les fêtes de nos saints patrons, Sainte Olga (le 24 juillet) et Saint Wladimir (le 28 juillet). Ces journées sont l'occasion d'organiser des pièces de théâtre, des événements sportifs ou des conférences. Les autres jours sont consacrés aux randonnées, au sport, à la baignade et aux grands jeux de camp.

La quatrième (et bientôt cinquième) génération de Vitiaz y reviennent chaque année pour retrouver ces moments merveilleux et vivre leurs racines russes. Ces dernières années, grâce à la création d'une section à Saint-Pétersbourg, nous accueillons des enfants et des cadres de Russie, ce qui nous permet d'établir d'enrichissants échanges.

À la question de la rédaction: "Qu'est ce qui fait que vous revenez?" nous proposons le récit d'une journée inoubliable cette année, car il est difficile de répondre au nom de tous les autres jeunes qui donnent de leur temps et de leur énergie en juillet comme en août.

Parmi les journées fortes du camp de juillet, nous avons choisi de vous raconter la visite de l'icône de la Mère de Dieu de Kursk. L'histoire de cette icône du "signe" de la Mère de Dieu remonte au XIII^e siècle, avec sa découverte sur une racine (d'où l'appellation de l'icône, qui est dite "de la racine") à l'orée d'une forêt aux environs de Kursk. Depuis ce moment, les habitants de la région se mirent à la vénérer et de nombreux miracles en découlèrent. Elle subit au cours des siècles de nombreuses tentatives de destructions, qui se résolurent à chaque fois à sa plus grande gloire. Partie pour l'étranger en 1919, l'icône partage, depuis, l'exil des Russes qu'elle protège et visite au sein de la diaspora.

Nous savions que ce vendredi 22 juillet, nous devions recevoir la visite de l'icône miraculeuse. La préparation de cette journée a commencé la veille; un peu spontanément, chaque natchalnik [leader d'un groupe d'enfants - ndlr] a raconté avec ses mots, l'histoire de l'icône; impressionnés, les enfants sont donc prêts à recevoir dans un esprit de prière mais aussi d'excitation, la visite de l'icône de Kursk. Du côté des adultes, l'attente est grande aussi. Alors, pour mieux la recevoir, un petit groupe de natchalniki se réunit, à une heure avancée de la nuit, pour répéter les chants des offices prévus pour le lendemain. Dans le silence pénétrant des Alpes, résonnent alors les louanges des jeunes.

C'est une journée ensoleillée qu'a choisi l'icône pour nous visiter. Lors de la prière du matin, Père Wladimir [Yagello - ndlr] nous dit quelques mots sur l'importance de l'icône; à l'heure du rangement, accompagnées de Monsieur S. Toutounov (notre hôte de marque cette année) et de sa camionnette blanche, quelques filles partent cueillir les dernières fleurs des champs rescapées de la

canicule et les disposent dans l'église, alors que les plus jeunes s'affairent à balayer, nettoyer et décorer et que quelques garçons se mettent au point sur les règles d'un service épiscopal.

Ca y est, les uniformes sont impeccables, le soleil est au beau fixe, et quand résonne le signal d'alarme (trevoga en russe), le camp se rassemble devant l'église en haie d'honneur, et entonne une première fois le tropaire de l'icône en slavon : "Possédant en toi un mur infranchissable et une source de miracles, tes serviteurs, ô très-pure Mère de Dieu, renversent les assauts des ennemis; c'est pourquoi nous te prions: Donne la paix à notre patrie et à nos âmes grande miséricorde." Une fois rentrés dans l'église, c'est avant tout un immense sentiment de paix qui règne et même les enfants les plus dissipés semblent plongés dans une prière profonde. Monseigneur Ambroise, de Genève, qui accompagne l'icône, le protodiacre Pierre et Père Wladimir dirigent alors un Moleben. Les enfants s'empressent de placer des cierges autour de l'icône et il semble que leurs regards ne peuvent la quitter. A la fin du service, ils reçoivent une reproduction de l'icône qu'ils placent, en la vénérant, sur l'icône. A la sortie, des petits groupes d'enfants s'improvisent un peu partout dans le camp, autour de natchalniki. Certains sous un sapin, pour relire ensemble la vie de l'icône, d'autres rentrent dans leur tente placer les icônes sur leurs lits, les derniers enfin restent dans l'église, et accompagnent de leurs prières l'icône jusqu'à l'heure du déjeuner.

Au signal du déjeuner, justement, garçons et filles se retrouvent en deux files et accompagnent dans sa montée au réfectoire, l'icône portée par Père Wladimir, et chantent en chœur à son arrivée, tropaire et kondakion. L'icône, placée au milieu, emplît la salle d'une agréable ambiance de prière et de calme.

A l'heure de la sieste, nous décidons de célébrer un Acatiste à la Mère de Dieu et, là aussi, le recueillement est à son comble. L'heure du départ venue, c'est de façon improvisée que nous accompagnons de nos chants l'icône et Monseigneur Ambroise à la sortie du camp. Nos yeux ne peuvent quitter la voiture qui s'éloigne et l'émotion ne retombe pas. Et pourtant, la vie du camp continue, il est déjà temps de préparer notre grande fête de la Sainte Olga...

Natacha Artzimovitch / Andreï Malinine

Les photos de la visite de l'icône de la Mère de Dieu de Koursk et d'autres photos de la session de juillet sont sur le site non officiel: <http://www.droujina1.free.fr/>

Camps d'été orthodoxes au Benelux

En 2000, l'Association des Orthodoxes " St. Nicolas de Myra " a demandé à l'actuelle OJN (Orthodoxe Jongeren in Nederland) de reprendre la tradition des camps d'été pour enfants orthodoxes néerlandophones. Au vu du nombre d'enfants belges, l'OJN invita également dès 2001 des moniteurs belges à coopérer au camp destiné aux enfants entre 6 et 12 ans. Bien qu'il soit organisé conjointement par des Hollandais et des Belges néerlandophones, le camp des enfants (OKK) se tient aux Pays-Bas, cette année dans les bois de Doorn (province d'Utrecht).

Devant le succès du camp, l'équipe a décidé d'en organiser un pour les adolescents, c'est-à-dire les jeunes entre 12 et 15 ans. Après quelques problèmes, le premier camp orthodoxe d'adolescents (OTK) a eu lieu cette année, à Laloux (Rochefort, province de Namur) en Belgique.

La monitrice principale du camp des enfants était Idwine van der Blij (NL), présidente de l'OJN. Elle était assistée par le Père Boris Chapchal (NL), Agnes van der Voort (NL), Suzanna Royé (NL), Ioulia Proshkina (B) et Bert Genbrugge (B).

L'équipe du camp des adolescents consistait de Père Georges Perris (B/NL), Françoise Osseel-Wittig (B), Nora Perris-Berta (B/NL), Michael Bakker (NL) et Ioulia Proshkina (B).

Les camps ont toujours un thème. Pour le camp des enfants 2003, le thème était " Mère de Dieu, réjouis-toi ". Il n'a pas seulement été développé pendant les catéchèses (comprenant un atelier pratique d'initiation à l'iconographie), mais aussi lors des jeux, bien que cela ait été moins apparent. Il y avait entre autres un jeu dont le but était de collecter les pièces d'une icône brisée par de faux marchands d'art. Une des parties de ce jeu consistait en un petit quiz sur la Mère de Dieu.

Le thème du camp des adolescents était " (De) Weg van God " : un jeu de mots, impossible à traduire en français, symbolisé par un labyrinthe. Une interprétation signifie " Le chemin de Dieu ", une autre " Séparé de Dieu ". Au cours de cette semaine, le groupe guidé par les moniteurs s'est tourné vers le Chemin de Dieu, cheminement qui a culminé à la liturgie du camp, " liturgie du frère " qui a duré toute la nuit.

Vous trouverez bientôt des comptes-rendus des deux camps dans " Agapè ", la revue de la Jeunesse Orthodoxe en Belgique.

Petit poème à la Mère de Dieu, écrit par des participants de l'OKK :
Tu es dans le ciel. Tu brilles tant et agréablement. Je suis heureux quand tu veux bien être chez moi, car tu es la Mère de Dieu.

Bert Genbrugge

La Jeunesse Orthodoxe du Midi

La Jeunesse Orthodoxe du Midi est fondée en 1968 par de jeunes orthodoxes marseillais de diverses origines. Ce mouvement prend la suite de l'EGOM, mouvement grec orthodoxe créé à Marseille par le Père Cyrille (Argenti) en 1953 pour permettre aux enfants d'immigrés grecs d'avoir des activités et des vacances, dans le cadre de leur vie paroissiale. La JOM, francophone dès sa création, s'est inscrite dans une démarche d'enracinement de l'Orthodoxie en Europe occidentale. Ce mouvement proposait des activités pour les enfants, des camps, des catéchèses d'adultes et d'enfants, des congrès régionaux, ... Dans les statuts mêmes, Père Cyrille écrit que " les membres de l'association souhaitent participer de leur mieux au témoignage de l'Église Orthodoxe en Europe Occidentale. Ils remettent donc leur personne et leur vie entre les mains du Seigneur, afin qu'Il dispose d'elles pour promouvoir une Orthodoxie unie en Occident, qui soit fidèle à l'Évangile dans la tradition de l'Église, ouverte aux inspirations de l'Esprit, qui sache intégrer aux trésors de l'Église les exigences intellectuelles et les valeurs spirituelles de l'Occident, qui aide les orthodoxes à mieux connaître les richesses de l'Orthodoxie, donc à prendre mieux conscience de leurs devoirs dans le monde contemporain, qui réponde à la grande soif d'amitié et de liberté des chrétiens et des hommes d'aujourd'hui. ".

Aujourd'hui, le camp d'été se déroule pendant 15 jours dans les Alpes du Sud et accueille une trentaine d'enfants de 6 à 16 ans, venant principalement des différentes paroisses du Sud-Est. La taille modeste et l'éventail des âges nous incitent à vivre l'aide du plus grand vers le plus petit, l'entente avec les autres, la découverte de Dieu par chacun, quel que soit son âge et sa vie paroissiale. Les prières et les discussions quotidiennes avec Père Michel (Hériard-Dubreuil) aident à essayer de vivre en Christ pendant ce camp, même dans les actes et les paroles de tous les jours. Le cadre de vie - camping, montagne, absence de téléphone, de musique et de media - nous permet de nous ressourcer, de retrouver la nature et le calme intérieur. Cette écoute est aussi recherchée à travers de nombreux jeux de découverte de la faune et de la flore, et des randonnées. Les différents jeux, les services (constructions en bois, cuisine et nettoyage) ainsi que les veillées apprennent la vie en communauté et le respect des autres. Les cadres sont considérés comme faisant partie du camp, et cherchent à vivre avec les enfants, dans la même démarche d'écoute et d'aide au plus petit.

Durant l'année, la JOM organise des week-ends en Camargue ou dans les Alpilles, et participe à la vie des églises de la région, lors des fêtes paroissiales ou de la venue de nos évêques. Notre prochaine rencontre : le vingtième anniversaire de l'église Saint Irénée à Marseille, fondée par Père Cyrille, où les enfants viendront chanter le 20 septembre.

Laurence Muguet

<http://webjom.free.fr>

Quelques impressions du camp scout "Oriur"

(Organisation des Jeunes Eclaireurs Russes)

Voilà une tâche bien ardue qui nous est dévolue. Comment retranscrire fidèlement, sans oublis ni approximations, les bienfaits prodigués par ce microcosme régénérateur aux mécanismes si mystérieux qu'est le camp? C'est une entreprise dès le départ vouée à l'échec ; Il y a certaines expériences gorgées d'émotions qui méritent l'attribut d'"ineffables". Pour en saisir l'essence il est indispensable de les vivre. La somme même des richesses acquises pendant un camp, du fait de leur proximité et de l'affranchissement de certains processus à toute velléité de saisie de la part du conscient, échappe aux participants.

Pour des descendants d'immigrés à cheval entre plusieurs cultures, déracinés, d'une confession minoritaire dans leurs pays d'accueil, la société du camp est réconfortante et salvatrice. Etre entouré de personnes venues de toute l'Europe en proie aux mêmes questionnements identitaires confère à chacun de l'assurance, selon le vieil adage " l'union fait la force ". Vivre quelques semaines au sein d'une communauté chrétienne, loin du tumulte et des soucis inhérents au Monde (au sens théologique du terme), à l'écoute de son prochain et dans le mépris du superflu, s'accompagne d'une véritable catharsis de l'âme. (Ce retrait volontaire du Monde n'est d'ailleurs pas sans rappeler les sociétés primitives chrétiennes ou les modes de vie monastiques).

Ces " états d'âme ", qui habitent chaque personne au terme du camp, ne sont cependant pas l'apanage des mouvements scouts, mais constituent un trait commun à toutes les manifestations de jeunesse chrétienne (voir l'article de Lucile). Aussi serait-il intéressant de mettre en lumière ce qui distingue le scoutisme d'Oriur des autres mouvements de l'émigration russe. Pour esquisser un élément de réponse, il est indispensable de poser une question liminaire :

Qu'est-ce que le scoutisme ? C'est un grand jeu qui a pour cadre la nature et pour moteur la curiosité. Un jeu qui vise à épanouir l'individu tant physiquement et intérieurement que socialement.

Utiliser le jeu comme outil pédagogique revient à " détourner " la propension naturelle de l'enfant aux activités ludiques et l'attention passionnée qu'il y consacre en assignant des balises à son imagination, lesquelles sont un savant dosage de valeurs chrétiennes et de culture générale qu'il s'agira pour lui d'acquérir. En complément de l'apprentissage scolaire souvent aride, le scoutisme offre à l'enfant d'être l'acteur principal, en symbiose avec la nature, d'une trame où les connaissances, par le biais du jeu et de leur soudaine proximité avec l'enfant, deviennent facilement abordables et mémorisables. Pour l'exemple, le camp d'été de 1996, intitulé " Roi Arthur ", faisait revivre la légende du Graal et le mythe des chevaliers de la Table Ronde, sensibilisant les enfants aux valeurs chevaleresques et aux us du Moyen Age.

L'un des attraits d'Oriur réside en son cosmopolitisme : s'étendant sur toute la planète il favorise les échanges culturels entre enfants du monde entier dont l'unique lien est la religion orthodoxe et la langue russe. Ainsi de nombreux voyages ont été entrepris en destination de la Russie ces dernières années...En effet longtemps pourchassé pour ses idéaux et son activisme anti-bolchévique, le mouvement Oriur se réimplante, depuis le début des années 90, sur les terres de ses débuts (Parc de Pavlovsk 1909) et voit ses rangs s'étoffer non pas de jours en jours mais d'heures en heures.

Songez au crépitement du feu de camp sous la vaste voûte constellée, aux mélopées lancinantes qui se perdent dans les sombres et majestueuses forêts de Russie...et à ces sales moustiques qui ne vous laissent guère de répit !

Le scoutisme est un voyage au lyrisme si particulier qui interpelle tout un chacun, à condition qu'il réagisse au quart de tour, telles les Vierges Avisées, à l'appel de l'aventure. "Veillez !" a dit le Christ, des quatre coins cardinaux des millions de voix répondent en chœur : " Toujours prêts ! "

Jean Rakovitch

Le camp de l'ACER MJO, on y revient, mais... pourquoi ?

Quel est ce petit + du camp ?

On rentre souvent du camp heureux, et incompréhensiblement heureux d'être liés d'une façon si forte et si profonde aux autres, aux amis qu'on vient de se faire, mais aussi aux adultes, aux tout petits qu'on n'a fait que côtoyer, se dit-on. C'est vrai, ça : pourquoi les séparations sont-elles si difficiles, au camp ? Qu'a-t-on vécu de plus là-bas qu'ailleurs ? Venant d'y passer 15 jours, et atterrissant avec peine, je m'interroge, j'interroge le monde autour de moi, et la réponse me saute aux yeux. Dans le métro parisien, récemment habitués aux falaises et aux arbres du Vercors, mes yeux regardent avec beaucoup de recul les affiches de unes des journaux estivaux : " un été 100% sexe ", " Sexe, les filles aussi ne pensent qu'à ça ", " les nouveaux jeux du sexe ", " test : êtes-vous une chaude ", " soyez canon sur la plage ", et j'en passe. Alors voilà, l'été est synonyme de plaisir pour soi, de consommation de chair fraîche. L'autre n'est là que comme gibier de ma chasse, comme trophée de conquête. Moi, mon ego, mon plaisir, mon corps. Belle allitération en " m "...

La différence avec le camp ? Bien que nous y venions en vacances, pour retrouver des amis et passer du bon temps, bien que des histoires d'amour et des amourettes s'y nouent aussi, les moments vécus au camp ne sont pas centrés sur nous-mêmes en priorité. Le camp échappe au vide qui est l'inéluctable issue de la consommation - de plaisirs, de loisirs, de communication à outrance. Ce n'est pas au camp, certes non, que l'on fait de la planche à voile, du rafting, du karting, de la spéléologie et de la natation synchronisée... Mais personne n'est pris en traître, tout le monde le sait... Alors ? Le camp échappe au vide, parce qu'il nous sort, justement, du terrible cercle fermé du moi. Il nous en sort à deux titres : la présence de Dieu au milieu de nous sous-tendant le rythme de la journée, notre façon de nous tourner vers Lui avant d'inaugurer une activité, le fait de nous en remettre à Lui en nous levant le matin et de Le remercier en allant nous coucher, le fait de L'appeler à bénir notre communauté, le fait de suivre les préceptes du Christ dans nos relations avec les autres, consciemment ou pas (et c'est là le rôle de l'équipe encadrante que d'amener chacun à en avoir conscience, même si il n'y a que le prêtre qui le fasse ouvertement dans ses homélies du matin), voilà qui plante une échelle vers le ciel au cœur même de notre communauté, voilà une ouverture, un souffle d'air indéniable et vital.

Découlant de cela, et constituant une base fondamentale de la vie à la Servagère : la notion de service structure nos journées, et ce faisant nous structure durablement. C'est à mon sens la deuxième sortie salutaire de la prison de l'ego. Par des gestes et des habitudes simples, adultes et enfants apprennent l'abnégation, ce renoncement à nous-mêmes qui commence toujours par être douloureux et finit par nous apporter la Vie. Petit, on râle de devoir débarrasser la table, ramasser les papiers dans le camp. Plus grand, on fait aussi franchement la grimace à l'idée de plonger les mains dans les cuvettes de WC pour les nettoyer . Sous notre superficie où nous renâclons à l'idée d'accomplir quelque chose de pénible et d'ingrat, où notre égoïsme se rebiffe et se cabre, tout au fond de nous-mêmes et provenant de cette expérience même se met en place un savoir lumineux, la plus précieuse de toutes les connaissances qu'on n'appren-



dra jamais : l'amour de l'autre. Un parallèle me vient à l'esprit : dans cette attention que nous portons à nos frères et sœurs matériellement et bien sûr moralement, puisque par exemple un petit qui pleure ne reste jamais longtemps seul, au camp, nous

devenons comme le Christ qui lavait les pieds de ses disciples dans la plus humble des déclarations d'amour. Nous nous sortons de nous-mêmes, l'autre devient précieux, et beaucoup plus intéressant que notre moi à nos yeux.

C'est ainsi que sur le quai de la gare, sur le marchepied du car qui emporte ceux qui partent, en disant au revoir à ceux qui ont été le centre et la raison d'être de ces semaines de camp, nous prenons conscience de la richesse que nous avons acquise à leur contact et nous avons une boule dans la gorge. Ces amis, ces frères et ces sœurs, nous avons peur de devoir les quitter parce l'amour que nous nous sommes donné mutuellement nous a portés et fait grandir. Voilà le merveilleux " petit + " du camp... Note pour plus tard : et si nous mettions à la une de ce Chameau et le Chas spécial camp de jeunesse " Un été 100% autrui, 100% vie " ?...

Lucile Chveder

¹: Nom du lieu dit dans le Vercors où est basé le camp.

²: Au camp de l'ACER MJO, les enfants sont alternativement chargés de mettre et débarrasser la table pour les autres, mais aussi de nettoyer une partie du camp (toilettes, douches, etc.) quotidiennement. Ce temps de la journée s'appelle d'ailleurs " les services "

GOYGB: Des camps orthodoxes en Grande Bretagne...

Au Royaume-Uni aussi il y a des camps de jeunesse orthodoxes. L'un d'entre eux, organisé par le GOYGB (Greek Orthodox Youth of Great Britain) connaît une vitalité particulière ces dernières années. Nous avons interviewé successivement Olga Papadopoulos et Clare Maxfield, respectivement coordinatrices cette année du camp des enfants et du "Rookie camp", une nouveauté cette année.

Olga, peux-tu nous décrire un peu le camp du GOYGB et comment cela a débuté?

Le premier camp a eu lieu il y a 12 ans. C'était un très petit groupe sous la bénédiction de Monseigneur Grégoire de Thyateira et de Grande-Bretagne. Ce groupe a grandi ces 5 dernières années et nous avons maintenant une cinquantaine d'enfants. Le camp dure 2 semaines, il y a des cours tous les jours, par exemple travaux manuels, sport, ou activités liées à l'église (fabrication de chiotkis¹, icônes collées, catéchisme,...) Ces quatre dernières années le camp a eu lieu au Pays de Galles, près de la limite avec l'Angleterre.

Qui es-tu et quel est ton rôle là-dedans ?

J'ai 20 ans. J'étudie la biologie à Oxford. J'ai participé au camp pendant 5 ans, puis j'ai été animatrice pendant 2 ans et cette année je suis coordinatrice.

Comment le camp est-il organisé?

Nous avons une vingtaine d'animateurs, chacun responsable d'une tente (5 enfants). Au dessus d'eux il y a 4 coordinateurs qui ont la responsabilité générale du camp.

Avez-vous un prêtre?

Oui, il fait certains des cours et les offices deux fois par jour dans l'église qui est une grande tente.

Qui vient à votre camp?

Des orthodoxes grecs, des antiochiens. Des enfants viennent de l'étranger (par exemple la Russie ou la Grèce). Il y a aussi des gens de l'église Hors Frontières. C'est vraiment un camp pan-orthodoxe sous la bénédiction de Monseigneur Grégorios.

Tu as dit que le camp grandi ces dernières années. Peux-tu en dire plus?

C'était plutôt comme une famille, au départ. Maintenant nous accueillons plus d'enfants et nous essayons d'être plus ouverts et plus professionnels.

Comment se manifeste cette "professionnalisation" ?

Nous venons par exemple de mettre en place un comité élu pour organiser et planifier nos activités. Nous faisons notre publicité pour le camp de manière plus professionnelle aussi. De plus, à travers des échanges ou des événements organisés par Syndesmos auxquels ont participé certains de nos animateurs, nous avons développé des liens avec d'autres mouvements, principalement l'ACER-MJO.

Concrètement, en quoi ces contacts vous ont-ils aidés ?

Pour prendre un exemple concret, nous nous sommes largement inspirés du code de bonne conduite que l'ACER-MJO a écrit pour ses animateurs et nous le diffusons aux animateurs avant le camp. Aussi, Certains animateurs de votre camp ont également pris part au nôtre et Hilda (Graham) a participé à votre camp cette année. C'est aussi très encourageant de voir des gens qui partagent le même espoir et fournissent une telle opportunité pour les jeunes orthodoxes. C'est agréable d'expérimenter la plénitude de l'Eglise concrètement.

Comment imagines-tu votre camp se développer?

Continuer à grandir j'espère, accueillir encore plus d'enfants des 4 coins du Royaume-Uni. En particulier des enfants des paroisses dans lesquelles il y a peu de jeunes, qu'ils voient que l'Eglise n'est pas faite juste pour les "vieux"! C'est merveilleux pour des jeunes de se retrouver dans une situation où, bien qu'ils ne se connaissent pas, ils se sentent tout de suite à l'aise ensemble car ils partagent la même foi. C'est comme rencontrer un membre de sa famille dont on ignorait l'existence.

Clare, peux-tu nous expliquer ce qui se cache derrière la dénomination "Rookie camp" ?

C'est un camp d'une semaine pour les 17 ans et plus. Les participants (une quinzaine) sont formés à ce qu'on attend d'un animateur au camp des enfants. Cela offre une alternative au camp des enfants. Il y a eu aussi une discussion et 2 conférences.

Où a-t-il eu lieu?

A Welshpool, à 10 kilomètres du camp des enfants, pendant la deuxième semaine.

Quels sujets avez-vous abordés pendant les discussions?

Nous avons abordé différents sujets: Qu'enseigner aux enfants, la spiritualité, le pèlerinage, et enfin les bonnes actions. Le thème général était en fait l'amour du prochain. On a essayé de se demander comment cela se traduit concrètement pour nous, ce que nous devons faire.

Quelles ont été les activités pendant le camp?

En plus des activités habituelles de camp, nous avons fait du rafting en eaux vives et un pèlerinage de 2 jours sur la tombe de sainte Melangell, une sainte Galloise du huitième siècle. Là bas nous avons rencontré l'archevêque.

Ce camp de jeunes adultes est un premier essai pour le GOYGB. Quel bilan?

Nous avons traité les participants comme des adultes et espérons qu'ils se comporteraient comme tels, mais la transition fut difficile pour les participants les plus jeunes. En revanche, le camp a créé un lien très fort entre les participants. Ils ont beaucoup appris et seront du coup de meilleurs animateurs pour le camp des enfants.

Allez-vous organiser un "rookie camp" l'an prochain?

Oui!

L'ACER-MJO organise un camp un peu similaire (camp dit des "étudiants"). Penses-tu que nous pourrions organiser quelque chose ensemble?

Raphaël (Lopoukhine) était là cette année. Mais on voudrait développer un groupe plus solide avant d'accueillir plus de jeunes français au camp.

Crois-tu que les participants seraient intéressés de participer à un projet organisé avec l'ACER-MJO, que ce soit en France ou en Grande-Bretagne?

Bien sûr, certains seraient intéressés. Ils aiment les occasions de se faire plus d'amis. Ils seraient contents de venir en France.

Bon, il faut qu'on organise quelque chose, alors!

Mais ils ne parlent pas français...

Nous on parle anglais (un peu...)...



Le Camp d'ACER-MJO vu par une Anglaise

Pour moi, c'était la première fois au Camp d'ACER-MJO, alors quand j'ai pris le train pour y aller, j'étais assez nerveuse. J'avais déjà assisté à un petit camp orthodoxe en Grande Bretagne, mais on m'avait dit que le camp d'ACER-MJO était non seulement plus grand, mais aussi beaucoup plus strict et mieux organisé. Je craignais, donc, de ne pas être à la hauteur. En plus, j'étais une des roukos [leader - ndlr] du deuxième groupe (les filles de quatorze à quinze ans) mais dans le train, tout le monde me prenait pour une nouvelle fille du groupe! En arrivant à la Savagère, j'ai été étonnée que le camp soit si petit. Quand on m'avait dit qu'il y aurait plus de 150 personnes présentes, j'imaginai un site plus étendu et une atmosphère un peu anonyme. Or, au contraire, tout le monde semblait avoir des amis et des parents partout! C'était un peu la grande famille, et on était très accueillant avec les nouveaux arrivants comme moi. Par exemple, au début, j'étais un peu perdue, mais les filles de mon groupe m'ont beaucoup aidée ; j'étais toujours en train de leur demander où on devait aller et ce qu'il fallait faire! Une chose que j'ai trouvée drôle, c'est que mes amis m'avaient dit que ce camp était beaucoup plus propre que celui auquel j'ai participé en Grande Bretagne, mais en fait cette année il y avait

des problèmes d'eau, à cause de la sécheresse, alors les douches étaient hors de question! Cependant, il faut dire que cette crise a été très bien réglée par les organisateurs, et on avait toujours un minimum d'eau à boire et pour les autres tâches nécessaires. En fait, j'étais vraiment impressionnée par la façon dont on a organisé le camp plus généralement.

Autre chose impressionnante: la situation du camp. Chaque jour, c'était un joie immense de sortir de l'église et de se trouver dans un endroit d'une telle beauté. Les excursions comptent pour moi parmi les moments les plus heureux de mon séjour - en outre du paysage magnifique, elles fournissaient une occasion de mieux connaître les gens du groupe. Grâce à eux, et à tous les gens du camp, partir pour retourner au "monde quotidien" a été dur. Après avoir passé deux semaines pendant lesquelles tous ceux autour de moi essayaient de vivre dans un esprit de partage et de christianisme (même si on n'a pas toujours bien réussi!), ce fut un peu un choc de voir les SDFs dans les rues en revenant à Paris, et de me souvenir que la vie n'est pas toujours aussi belle qu'au Camp de l'ACER-MJO.

Hilda Graham

Mosaïque de l'aigle au serpent

chapitres 10 à 13

10. Deuxième idée lumineuse de Nicéphore

Ma maison n'a pas été pillée. Seul le poulailler défoncé est vide. On a bien tenté d'emboutir la porte mais le vantail de chêne a vaillamment résisté et j'y donne un tour de clef satisfait. Dans la grande salle, éclairée par la lumière intermittente du phare qui vient d'être allumé, rien n'a changé. Rien si ce n'est un sentiment de vide qui me creuse le cœur à la vue de ce lieu familier. L'impression s'accroît lorsque je pose mes yeux sur la table. Qu'y manque-t-il qui me fasse tressaillir si douloureusement le cœur ?

Soudain, je comprends.

- Les plans ! Les croquis de mon père ! Tout a disparu !

La veille à l'aube ils étaient encore tous là. C'est donc que quelqu'un les a pris. Quelqu'un qui est rentré par la porte, avec une clef. Ce ne peut être que mon père...

- Mon père est vivant ! Regardez, fouillez, cherchez, il a certainement laissé un mot, un indice !

Mais nous avons beau retourner la maison toute entière, rien d'autre n'y a été modifié.

- J'avoue ne plus rien comprendre Si nous allions décrocher un jambon dans ta cave pour nous aider à réfléchir ?

J'acquiesce sans un mot.

Nous voilà tous trois mastiquant autour de la table sans avoir même pris la peine d'allumer une lampe. A chaque passage du phare, je vois le long visage triste d'Eudoxie qui regarde en direction de sa maison.

- Qui sait, peut-être ont-ils fait un office pour les morts, déjà...

J'opine gravement.

- Bon, s'écrie Nicéphore, il ne s'agit pas de se laisser abattre. Demain nous allons le retrouver ce bougre de général et lui retourner les ongles jusqu'à ce qu'il avoue où il a caché ton père.

- Si Jean est venu chercher ses plans ici, c'est qu'il est libre d'aller et venir, remarque Eudoxie d'une petite voix. Et si... il suivait le général de son plein grès. Si... lui aussi agissait pour la chute de l'empereur...

La voix d'Eudoxie s'éteint dans sa gorge et je réprime un frisson. Je veux répliquer mais reste sans voix. Au fond, elle n'a peut être pas complètement tort.

- Non, non et non ! se met à rugir Nicéphore. Quand cesseras-tu de dire des bêtises, Eudoxie ? On a vu ce que valait ton intuition avec le bourgeois de tantôt... Non, moi je viens d'avoir une illumination ! Voici ma théorie : ton père est venu chercher les plans, certes, mais sous la menace du général ou de l'un de ses sbires. Peut-être même que lui n'a pas remis les pieds chez lui, c'est simplement l'un des conjurés qui est venu ici. Rappelle toi la conversation de l'auberge : ils savent où se trouve ta maison.

- Ta théorie est très jolie mais qu'est-ce que tu veux qu'ils en fassent, des plans de mon père ? dis-je avec un rire triste. Tu crois qu'ils songent déjà à la nouvelle décoration du Palais pour honorer le prochain empereur ?

- Le Palais ! s'écrie Nicéphore que, s'il n'étais mon ami de longue date, j'aurais parfois ten-

dance à croire dément. Voilà la clef de voûte de ma théorie : le Palais. Ton père, grand mosaïste, peut y entrer et sortir quand bon lui chante.

- Tu oublie qu'il n'a accès qu'aux salles en réfection, pas du tout aux appartements privés de l'empereur.

- C'est déjà ça, non ? Pour investir le Palais Sacré, mieux vaut franchir la Chalcé par la ruse plutôt que de passer une heure et trois béliers à tenter d'enfoncer les portes de bronze.

- Et les plans alors, quel rôle jouent-ils dans ta théorie ? demande Eudoxie, acerbe.

- Les plans, c'est pour donner le change aux gardes. Il se présente à la porte, comme nous tantôt, prétextant qu'il a besoin de finir son ouvrage...

L'espoir ténu que m'avait soudain redonné mon compagnon s'effondre soudain. Qui aurait en effet l'idée d'aller continuer son ouvrage d'artisan en pleine insurrection ? Alors que la Ville en flamme, les gardes ont autre chose à faire qu'à garder la Chalcé et se laisser berner par des mosaïstes pleins de zèle... Je fais part de mes réserves à Nicéphore.

- Bien, dit-il en pinçant les lèvres. Nous irons au Palais demain et tu verras si ma théorie n'est pas le reflet exact de la réalité.

C'est peu convaincu que je m'endors sur ma couche, tourné vers le mur pour tenter d'oublier la grande salle vide où ne brille aucune lampe.

- Il me semble que j'avais raison, non ? dis-je en montrant la Chalcé close, sans l'ombre d'un factionnaire pour la garder. Tous les gardes impériaux sont claquemurés dans leurs casernes ou tentent pour les plus courageux d'étouffer l'incendie et l'émeute. Même un maître mosaïste aurait beau tambouriner trois heures sur les portes jusqu'à s'en meurtrir les poings, personne ne lui ouvrirait.

Nicéphore hausse les épaules sans mot dire.

Derrière le Palais, Sainte Sophie continue de se calciner. La fumée, moins épaisse que les jours précédents, laisse voir des trous béants et noirs en place des murs.

Nos pas nous portent vers le foyer de l'incendie.

- Je crois que j'ai une idée, dit soudain Nicéphore, mu par une de ces illuminations dont je commence à me méfier. Si ton père connaissait un passage secret entre Sainte Sophie et le Palais ? Les mosaïques de la basilique regorgent de combinaisons qui permettent de manœuvrer des portes ménagées dans le mur. Allons voir si on ne trouve rien de ce côté là.

- Tu oublie que l'église est en flamme...

Mais mon compagnon s'entête dans son idée et nous approchons tous les deux autant que possible de la basilique éventrée. Tous les deux seulement car ce matin nous avons fini par réussir à convaincre Eudoxie de rentrer chez elle pour y rassurer ses parents. Cette absence qui devrait me rendre plus léger, pèse au contraire à mon esprit.

- Ah les vandales ! murmure Nicéphore en serrant les poings et la mâchoire.

L'imposante nef ravagée par le feu abrite des hordes de pillards qui arrachent l'or des icônes et vont jusqu'à marteler les mosaïques pour en prendre les tesselles. J'ai peine à imaginer qu'il y a quelques jours encore nous nous tenions dans ce lieu à la magnificence inégalée. Là haut, le Pantocrator, impassible dans la coupole à moitié effondrée, continue de bénir d'une main devenue noire. Avant de se frayer un chemin jusqu'à l'extérieur, j'adresse une prière muette et désespérée à ce Christ mangé de flammes.

Il règne aux abords de l'église un désordre indescriptible. La plupart des maisons béent sur des intérieurs saccagés par le feu ou les pillards. Le quartier de la Corne d'Or est en effet le premier à avoir supporté la fureur des séditions. Maintenant il ne reste plus que quelques habitants qui tentent d'enrayer les progrès de l'incendie au son des clameurs de l'émeute qui s'est propagée jusqu'aux faubourgs.

Tandis que des individus sans scrupule s'emploient à arracher les dernières richesses de Sainte Sophie, au dehors une chaîne s'est formée pour acheminer de l'eau jusqu'à l'édifice en flamme. J'y reconnais immédiatement Théodore, l'ami mosaïste de mon père, et prend place à ses côtés.

- Tiens, Bélisaire ! s'écrie-t-il en me tendant un paquet qui rend de l'eau par tous ses bords. Ah mon garçon, quelle tragédie ! Assurément, le Christ songeait à la sédition Nika lorsque il a prédit à ses disciples " l'abomination de la désolation " à venir. Vrai, si cela n'est pas la fin du monde, ça y ressemble terriblement ! Quel courage d'être venu contribuer à sauver ces quelques restes de mosaïques... Mais vois tu je crois que notre effort sera vain, la coupole est déjà presque totalement détruite et la nef menace dangereusement de s'effondrer.

- Je suis venu... chercher mon père, soufflé-je, essayant de soulever une barrique presque aussi haute que moi ; heureusement que Nicéphore se trouve à ma droite pour me prêter secours. Il a disparu depuis trois jours. Tu n'aurais pas une idée d'où il aurait pu passer ?

- Disparu ? répète mon compagnon qui, l'air songeur, me fait passer une vasque énorme, provenant sans doute d'une riche demeure patricienne. Es-tu sûr qu'il n'est pas sur l'un des chantiers ?

- A la vérité, j'ai toutes les raisons de croire que mon père a été enlevé. Théodore manque m'assommer avec son seau.

- Par qui ? Pour quelles raisons ?

- Mon père n'avait-il pas un moyen de pénétrer dans le chantier quand bon lui semblait ? Il revenait fort tard à la maison et je doute qu'à de telles heures la Chalcé soit encore gardée par des factionnaires.

- Bien sûr, ton père devait certainement passer par la poterne Nord. En temps que maître mosaïste responsable du chantier, il est fort probable qu'il en ait la clef.

- La poterne Nord ?

- Oui, juste derrière Sainte Sophie. Tiens, regarde : derrière le chœur, tu continues le mur d'enceinte sur une vingtaine de mètres puis, dans un renforcement, tu trouveras la poterne, masquée au regard par le repli de la muraille. Mais inutile de songer à enfoncer la porte...

- Je vais tout de même y jeter un coup d'œil, dis-je en lâchant mon seau dans les bras du voisin avant d'entraîner Nicéphore à ma suite.

La poterne est close, naturellement, mais il est temps que je prouve à mon compagnon que nous avons bien escaladé la cathisma impériale.

- Mais tu es fou ! s'écrie Nicéphore tandis que je commence à grimper sur la muraille aux aspérités nombreuses. Les gardes vont te voir !

- Quels gardes ? dis-je en me tournant vers lui au risque de décrocher. L'empereur est en fuite et il n'y a plus personne pour surveiller les remparts du Palais Sacré.

Plus d'une fois mon pied glisse sur une prise trop mince et je manque dégringoler au sol. Malgré mes paumes brûlantes et les muscles des bras qui me tirent terriblement je parviens tout de même à me hisser jusqu'au sommet du mur, entre deux créneaux. Nicéphore n'a pas attendu que j'atteigne mon but pour me prouver que lui aussi sait grimper. Seulement il ne parvient pas à dépasser le premier tiers de la muraille, ses larges pieds dérapent sur les aspé-

rités. Après quelques tentatives infructueuses, il martèle la terre avec rage et lève vers moi deux yeux pleins de colère :

- Rien à faire, Bélisaire, je suis plus impotent qu'Eudoxie qui a réussi à escalader la cathisma...

- Elle n'était pas bien haute, dis-je pour le consoler. Je crains qu'il va me falloir te laisser là, Nicéphore. Attends moi, je ne serai pas long. De toutes façons, je doute pouvoir apprendre quelque chose de neuf dans la salle d'apparat.

Au moment de sauter de l'autre côté de la muraille, je suis pourtant empli d'un espoir neuf. Il me semble que cette rencontre avec Théodore était providentielle.

Après avoir contourné la grande galerie me voici dans la cour de la Chalcé. L'endroit est désert. Je me faufile dans la salle d'apparat en réfection. Il règne un silence inquiétant dans ce lieu qui bruit habituellement du martèlement des ouvriers et des ordres des maîtres. Aucune trace des croquis de mon père sur les tables à dessin. Près de la mosaïque, peut-être ?

Une surprise de taille m'y attend : l'aigle a gagné une autre aile, une grosse partie de la tête et presque tout l'arrière du corps. Entre ses griffes déployées se tord une proie qui n'était pas sur le croquis et que l'on a encore du mal à distinguer. Aucun doute : ces ajouts ne peuvent être que l'œuvre de mon père. Lui seul possède cette finesse de la composition qui donne tant de légèreté à l'aigle. D'autant que l'aile que nous avons achevée tant bien que mal avec Nicéphore semble avoir été modifiée.

Un souffle brûlant m'emplit soudain la poitrine : ainsi mon père est bien vivant ! Le mortier, encore tout frais, ne peut avoir été posé plus tôt que cette nuit. Que faire à présent ? Attendre ici le retour de mon père ? Car il reviendra, c'est certain, il reviendra finir son aigle. Seulement je risque bien attendre jusqu'à la nuit prochaine. Mais pourquoi, s'il peut venir jusqu'au chantier, ne rentre-t-il pas à la maison ? M'aurait-il oublié ? Non, c'est impossible, quelque chose le retient certainement. Quelque chose ou quelqu'un... On se sert certainement de lui pour pénétrer dans le palais. Et si la permission de continuer son aigle avait été une grâce ultime... Rejoignons Nicéphore, me dis-je pour couper court à ces désagréables pensées et je m'élanche dans la cour pour escalader à nouveau le mur.

Quand j'atterris aux côtés de mon compagnon, mes mains sont pleines d'écorchures et mes jambes tremblent encore sous le poids de l'effort.

- Et bien, tout ce que nous pouvons faire, pour l'instant, conclut Nicéphore une fois que je lui ai fait part de ma découverte, c'est d'empêcher le peuple de couronner Athanase. N'oublie pas que l'orateur d'hier a ordonné aux hommes de se rendre à la villa du cousin de l'empereur. J'étouffe un éclat de rire sonore.

- Je suppose que tu as une nouvelle idée lumineuse qui va nous permettre de défier à deux la foule des émeutiers ?

- Aucune idée, non. Mais peut-être viendra-t-elle en chemin, qui sait ?

Et nous nous dirigeons vers le quartier des patriciens d'où partent les clameurs de victoire.

11. Comment s'opposer au couronnement d'un empereur

Je n'ai jamais vu une telle affluence. Pas même à la sortie de l'hippodrome. Dès le forum de Constantin nous sommes happés par une vague immense qui nous conduit jusqu'aux rives du Bosphore. Autour de nous, ce n'est qu'une mer de bâtons et de poings brandis, de clameurs et de torches enflammées. Partout des bouches immenses qui s'ouvrent sur des gosiers ténébreux, distordant les visages, émaciant les yeux, beuglant, hurlant, tonitruant dans nos oreilles

affolées, dans nos cœurs d'hommes perdus au milieu de cette meute sans âme. Un râle inaudible grimpe le long de ma gorge et je prends conscience que moi aussi j'aimerais crier en chœur avec ces hommes dépossédés d'eux mêmes par l'ivresse de l'émeute et la griserie de se croire tout puissant. Je lis dans les yeux de Nicéphore le reflet de ce désir terrible et enserme son poignet à l'en briser :

- Alors, cette idée ?

Mais il secoue la tête et me fixe avec une expression de tristesse qui rappelle le regard d'Eudoxie.

Nous voici massés autour des villas patriciennes. La plupart ont barricadé leurs façades avec des amas de planches noirâtres qui tranchent au milieu de la pierre polie par le soleil. Ce ne sont pas ces quelques morceaux de bois vermoulus qui arrêtent les émeutiers et la demeure d'Athanase se trouve bien vite investie par la foule compact. Nicéphore et moi sommes entraînés jusqu'au vestibule qui donne sur la cour intérieur.

- Athanase, Athanase ! scande la foule en bousculant la moindre cathèdre pour s'assurer que le cousin de l'empereur ne se cache pas en dessous.

- Et si on... tuait Athanase ? suggère mon compagnon avec un sourire de détresse qui vient accentuer le tragique de sa plaisanterie douteuse.

Mais d'Athanase, pas trace dans l'impluvium, ni dans les salles à manger. Soudain, un clameur part depuis le ventre de la villa :

- Longue vie à notre nouvel empereur !

Lentement, la foule reflue vers l'extérieur, non sans avoir grossi ses poches de quelques menus objets appartenant à leur nouveau maître. Selon la rumeur, Athanase aurait été trouvé dans un tonneau d'huile, à la cave, à moitié mort d'épouvante.

- Comme ça, inutile de l'oindre ! s'esclaffe-t-on autour de nous.

Je marque un temps d'arrêt sur le seuil.

- L'oindre ? Nicéphore, si l'empereur n'est pas oint par le patriarche, son intronisation est nulle, non ?

Les pupilles de mon ami se remettent soudain à pétiller.

- Toi, tu me donnes une idée...

Et comme deux fous, nous nous jetons dans la marée montante de la presse, écartant les brandons enflammés, cognant dans les ventres gonflés de cri, clouant fermé les bouches sans air, renversant les pics et les bâtons jusqu'à parvenir à l'église des Saints Archanges.

Sur la crête de la vague, on peut apercevoir un vieil homme terrorisé que les émeutiers portent en triomphe.

- Pauvre Athanase, il n'est pas vraiment à la fête.

Il règne dans l'église un désordre indescriptible et nous approchons non sans mal du prêtre qui s'active à donner des ordres pour tenter de préparer la cérémonie.

- Père, tu auras besoin d'acolytes pour te seconder, lui glisse Nicéphore. Permetts nous de t'aider.

- Oui, oui, allez chercher des aubes dans le sanctuaire, répond-t-il sans même nous accorder un regard.

Nous pénétrons derrière l'iconostase.

- Tu as vu, c'est le père Anankourios, qui est entièrement dévoué à la cause des verts. Il croit sans doute pouvoir s'arroger les pouvoirs du patriarche en couronnant un empereur.

Le sanctuaire vide et faiblement éclairé par la lumière colorée des vitraux procure un sentiment de paix bienfaisante. Tout autour de nous, les clameurs sont telles que la mince cloison de l'iconostase en tremble. Sur une petite table, le prêtre a préparé les instruments nécessaires au sacre : l'huile sainte, une couronne en fer blanc forgée à la hâte, une croix pectorale, une brassée de cierge. Nous faisons disparaître le tout dans l'intérieur de nos tuniques.

- Tout de même, dis-je, nous n'avons pas le droit de toucher à l'huile sainte.

- Est-ce qu'on n'est pas en train de sauver la paix de l'empire, non ? me rappelle Nicéphore en gonflant le torse. Viens, je connais une cachette où l'huile sainte sera en sécurité, loin de toute utilisation abusive...

Nous nous glissons dans la nef, derrière le prêtre occupé à faire dresser un trône au centre de l'église, et nous faufile jusqu'à la sortie.

- Retournons voir ce qu'il reste de Sainte Sophie.

J'obéis à l'injonction de mon compagnon et marche dans le sillage ouvert par sa haute stature.

De Sainte Sophie, il reste peu de chose, si ce n'est quatre murs monumentaux que le feu effrite avec patience comme un pain de sucre, insensible aux baquets d'eau qu'on lui verse sur l'échine.

- Cela est bien suffisant, me rassure Nicéphore tandis que nous pénétrons dans les ruines fumantes, attentifs à ne pas marcher sur des braises.

Contre toute prudence, il se dirige vers le narthex encore en flamme.

- Il s'agit de trouver la mosaïque du Jugement Dernier. En espérant que l'Ancien des Jours a toujours son pied droit.

L'Ancien des Jours trône, majestueux, sur des nuées à moitié carbonisées. Si les chérubins qui l'accompagnent ont été détruit par l'éboulement du mur, lui reste encore intact sous la suie. Nicéphore gratte le mur jusqu'à découvrir le pied droit. Du talon, il compte les tesselles puis appuie sur l'une d'elle avec un morceau de bois. Un pan de mosaïque pivote, épousant exactement la forme du pied.

- C'est moi qui ait conçu cette cachette, annonce mon compagnon triomphant. Donne moi l'huile, ici personne ne la trouvera jamais.

- Et si le mur s'écroule ?

Nicéphore soupire.

- L'huile ne peut être en en meilleur endroit que dans le talon de l'Ancien des Jours, non ?

Nous sommes sur le point de sortir de la basilique quand un pan de nef s'écroule, à quelques pas seulement. Un nuage de cendre s'élève et vient m'obscurcir la vue.

- Nicéphore, crié-je avec angoisse en frottant mes yeux endoloris.

Je sens une main qui m'agrippe et me tire au dehors.

- Je suis là, idiot. J'ai bien cru que le mur n'avait fait qu'une bouchée de toi.

J'ouvre péniblement les yeux. Devant moi se tient mon compagnon devenu noir jusqu'à la pointe de ses cheveux habituellement cannelle.

- Et bien, tu n'auras plus besoin de te passer le visage au charbon pour avoir l'air d'un vrai mendiant !

- Et toi, rétorque-t-il, tu ressembles à un diable droit sorti de la mosaïque du Jugement Dernier !

Nous éclatons de rire sur le parvis de l'église en ruine, d'un rire encore tremblant qui projette autour de nous des nuages de cendre.

L'après-midi tire à sa fin, déjà, et, fiers de notre réussite, nous décidons de rentrer. Une fois tourné le coin de la rue, on se colle discrètement contre le mur des maisons afin de ne pas se faire remarquer par la famille de Nicéphore, des fois qu'ils mettraient un nez dehors pour voir un peu où en est la sédition. On avance de quelques coudées jusqu'à ma maison et c'est à ce moment que je l'aperçois.

Une lumière filtre sous le volet clos. Son éclat m'embrase d'un sentiment d'allégresse, j'imagine la mince silhouette de mon père campée au milieu de la grande salle, regardant à travers le vitrail les premiers rougeoiements du phare. Il m'attend, c'est certain, et avec lui la vérité de ces journées d'angoisse. Poussant une exclamation de joie, je m'élançais jusqu'à la porte et pénètre dans la maison.

La déception m'atteint comme une poignée de neige en pleine face. Eudoxie, toute souriante, nous accueille avec de belles tranches de pain et du fromage et moi je me laisse tomber sur un trépied, incapable de supporter d'avantage le poids qui m'opprime l'âme. Nicéphore me serre l'épaule avec compassion.

- Demain, c'est promis, on le retrouvera.

12. Une surprise de taille

Demain c'est aujourd'hui. Et aujourd'hui nous trouve assis devant les remparts du Stoudion, à discuter la nouvelle idée de Nicéphore. Eudoxie, qui a refusé de rentrer chez elle hier au soir sous prétexte que ses parents se douteraient bien qu'elle était avec nous, s'emploie à démontrer la stupidité flagrante de son frère. Et moi je fixe la poterne d'un air absent, songeant à ces jours lointains où mon père riait à gorge déployée en compagnie d'une jeune femme aux yeux de ciel.

- Alors, Bélisaire, qu'est-ce que tu en penses, toi ?

- Rien, je n'ai rien écouté.

Je vois le frère et la sœur échanger un regard navré, eux qui s'affrontaient bec et ongle un instant à peine.

- Il va bien falloir agir d'une manière ou d'une autre. Ca n'est pas en restant planté devant cette poterne qu'on aura du nouveau.

Le nouveau arrive, pourtant, en la personne de Face-de-Misère qui flâne sur la place, ayant l'air de s'intéresser aux restes d'épices répandues au sol, à la bêche éventrée de l'un des étalages, puis saluant la brochette de mendiants comme de vieilles connaissances.

- Alors, les amis, la journée d'hier a été bonne ?

- Mmm... Rien de très glorieux. Et toi ?

- Moi, pensez vous, j'avais autre chose à faire qu'à tendre la main. C'est qu'hier on a couronné Athanase.

- Comment ça on l'a couronné ?

- Ben oui, dans l'église des Saints Archanges. Même qu'il paraît que le prêtre a eu une belle frousse. La couronne, l'huile sainte, tout avait disparu... Tant pis, il a dit, ce qui compte c'est la volonté du peuple. Et il a tordu une branche d'aubépine pour la mettre sur la tête d'Athanase.

-Mais ça ne vaut rien, s'écrie Nicéphore, scandalisé. L'empereur doit être oint ! Sans onction, il n'a aucun pouvoir !

- Eh, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? Nous, on nous a donné cent drachmes chacun pour crier qu'Athanase était digne d'être couronné. Et nous, c'est le peuple, c'est nous qui faisons la loi, maintenant.

Il me semble que la journée a passablement mal commencé. Même les plaisanteries canailles de Face-de-Misère resté à nos côtés ne parviennent pas à m'extirper le moindre sourire. D'autant que les nouvelles que colporte le jeune mendiant sont loin d'être riantes : demain le peuple se réunira dans l'hippodrome pour investir le Palais Sacré et faire triompher définitivement la sédition Nika. Demain Justinien aura pris la fuite et le règne d'Athanase commencera. Le " généreux bienfaiteur " ne tardera alors certainement pas à se manifester au grand jour et le général Bélisaire n'aura aucun mal à supprimer le malheureux vieillard.

Je rumine ces mornes pensées jusqu'à l'heure du déjeuner. Face-de-Misère, grand seigneur, nous invite à partager une cuisse de mouton dans les égouts de tantôt et nous finissons par le suivre, décidant qu'il n'y a plus rien à attendre du côté du Stoudion.

- Et si on en profitait pour semer ces deux-là dans les égouts pour tenter cette fois de fouiller le monastère de fond en comble ? me glisse Nicéphore tandis que nous pénétrons dans l'une des ruelles.

Mais avant d'avoir le temps d'ouvrir la bouche, je le vois qui tourne le coin à l'autre bout , à vingt pas de moi à peine.

- Emmène les n'importe où, dis-je à Nicéphore en m'élançant sur les traces du général sans lui laisser le loisir de répliquer.

Mes jambes tremblent d'excitation alors que moi aussi je m'engage dans la ruelle perpendiculaire dans laquelle il vient de disparaître. Où peut-il aller cette fois ? Au Palais ? Dans une auberge ? Rejoindre lui aussi les émeutiers assemblés dans les entrailles de la ville ?

Le général avale les pavés de son pas égal, s'engage dans un boyau où l'on aurait difficilement la place de marcher de front. Il a jeté sur sa chlamyde une cape grise qui masque ses attributs de patricien. Le boyau est désert, naturellement. Les habitants restent terrés au fond de leurs maisons, à écouter en tremblant la rumeur de la sédition qui va et vient pour frapper au hasard des quartiers.

Je regrette soudain de n'avoir pas enjoint les autres à me suivre. N'aurais-je pas dû attendre que le général ait disparu à l'autre bout avant de m'engager à mon tour dans l'étroit passage ? Il n'est plus temps de reculer, me voici à mi-chemin...

C'est alors qu'à ma grande stupeur l'homme s'arrête, se retourne, et s'approche de moi en me souriant d'un air énigmatique. Je voudrais crier mais ses yeux de cobalt qui fouillent les miens m'assèchent toute parole dans la gorge. Frapper mais à peine ai-je levé le poing que mon poignet se trouve prisonnier d'un étau - sa main refermée sur la mienne. Le général garde son regard rivé au mien comme s'il voulait boire la terreur qui écarquille mes pupilles. Pourvu que les autres m'aient suivis, songeai-je et c'est la dernière pensée qui se présente à mon esprit car un tissu nauséabond vient me manger le bas du visage et je sombre dans un trou béant.

Lorsque je reprends mes esprits, le sourire du général flotte encore dans ma tête douloureuse, avec ses dents rangées en bataillon d'infanterie. Un bref coup d'œil circulaire à la pièce m'apprend que je suis dans une cellule de moine. Une maigre meurtrière en guise de fenêtre,

une petite table chargée de livre, des murs tapissés d'icônes, voilà tout le mobilier. Une petite flamme danse dans l'huile de la lampe accrochée devant le Christ.

Je me lève péniblement et vais jeter un œil à travers la meurtrière. Je reconnais en contrebas la coupole aplatie de l'église et, derrière les remparts, l'esplanade désolée du marché aux épices. Savoir comment le général a pu me transporter inanimé jusqu'au Stoudion...

La porte est fermée, naturellement. J'examine la serrure grossière de fer, clouée au bois. Sans outil, rien à tenter de ce côté là. Un second coup d'œil à l'ouverture refroidit mes ardeurs à escalader. La façade a beau être irrégulière je me romprais le cou avant d'avoir descendu dix empans.

Je me rassois sur le lit de planche et appuie sur mes tempes pour tenter de faire cesser la douleur lancinante qui s'agite entre les parois de mon crâne.

Un cliquetis de clef me fait bondir.

- Suis-moi ! ordonne l'homme qui s'est encadré dans la porte. Je reconnais l'habit de serviteur du Palais : Abdias.

Il ne prend pas même la peine de me lier les mains ou bander les yeux et s'élance dans le couloir sans plus sembler se soucier de moi.

L'occasion est trop belle, me dis-je, hésitant à lui emboîter le pas. Mais Abdias se retourne à l'extrémité du couloir :

- Dépêche toi donc, le général est pressé.

Nous dévalons un escalier en pierre qui doit se trouver dans l'un des angle de la grosse bâtisse. A l'étage inférieur, un autre couloir fait pendant au précédent mais Abdias continue de descendre vers les entrailles du monastère.

La cave me dis-je, les cachots, les oubliettes, c'est là que le général m'attend ! Sans hésiter plus avant, je me faufile dans le couloir, plus silencieux qu'un chat, et pousse avec précipitation la première porte à ma gauche.

Une cellule de moine, identique à celle que j'ai quitté.

Un vieillard chenu se tient à la table, penché sur des manuscrits qui semblent être le prolongement de ses mains parcheminées. Il se retourne au bruit de la porte.

- Père, pardonnez moi, je suis poursuivi, dis-je d'une voix précipitée. Vos murs abritent un groupe de conjurés.

Le vieux moine sourit de sa bouche sans lèvres.

- De conjurés ? Allons, mon enfant, ces murs sont sanctifiés.

Le ton assuré du moine me glace l'esprit : sans doute connaît-il bien le complot qui se trame dans les caves de son monastère, c'est même certainement un complice du général. Je n'ai pas le loisir de réfléchir plus avant car on frappe à la porte.

Abdias...

- Si c'est cet homme qui vous poursuit, mon enfant, n'ayez crainte...

Le vieillard esquisse une bénédiction et Abdias me saisit par le bras, l'air mécontent.

Il me tire dans l'escalier, gardant sa main refermée sur mon poignet, à l'endroit même où le général m'a saisi quelques heures plus tôt.

Nous descendons jusqu'au sous-sol où un soldat est en faction devant l'une des portes. Pas un garde impérial, non, un soldat de l'armée, du général Bélisaire.

- Qui est cet enfant, Abdias ?

- Montre ta fibule, m'ordonne ce dernier.

Je sors l'objet calciné du fond de ma tunique où je l'avais dissimulé et le présente au garde qui déverrouille la porte sans mot dire.

Même si je pressentais l'endroit où l'on m'emmenait, le spectacle qui s'offre à moi me parcourt d'un tressaillement. Nous sommes dans un long couloir percé de grilles qui ouvrent sur des cachots remplis de pénombre. Abdias a senti ma réticence et m'entraîne plus fermement. Il règne ici un silence de sépulcre. Je tente de scruter les ténèbres pour tenter d'apercevoir ce qui se trouve sur la paille malodorante. Mon père serait-il enfermé ici ? Mais nous dépassons les grilles sans nous arrêter et Abdias ouvre le vantail ferré à l'extrémité du couloir.

Nous entrons dans une pièce mal éclairée, une sorte d'antichambre. Un bruit de conversation tout proche me fait dresser l'oreille et un grand trouble m'envahit. Cette voix... grave et familière... Se pourrait-il que...

Je la reconnais au moment d'écarter la tenture qui masque l'autre pièce.

13. (Presque) toute la vérité

Ils sont tous là, tous les conjurés de l'auberge, et au milieu d'eux, assis près du général Bélisaire, mon père !

La stupeur me laisse sans voix. Ainsi donc Eudoxie avait raison, mon père fait partie de complot ! C'est de plein grès qu'il est venu rejoindre ces hommes.

Je m'arrête un instant sur le seuil mais Abdias me pousse, les regards convergent vers moi.

- Papa.. je... mais qu'est-ce que tu fais ici ?

- Viens t'asseoir près de moi, mon fils, dit-il en me désignant un trépied vide à sa droite et ses yeux sombres pétillent d'une lueur dansante.

M'asseoir avec ces hommes qui complotent la mort de l'empereur et sont responsables de l'insurrection ?

- Bélisaire, je crois que te dois quelques explications, commence Jean tandis qu'une ébauche de sourire tremble sur ses lèvres minces. Mais pour l'heure nous avons à prendre une décision urgente, ajoute-t-il en se tournant vers les conjurés. Il me semble que la meilleure manière de remonter jusqu'à notre homme, c'est de surveiller les agissements de Copronios.

- Il n'est plus temps de surveiller Copronios, réplique le général. L'empereur a déjà affrété un navire et le trésor impérial y sera embarqué cette nuit. Au petit jour, Justinien fuira. Il n'y a plus qu'un seul moyen d'agir pour enrayer l'insurrection et tu le sais, Jean !

Mon père crispe son visage longiligne.

- Oui mais il me répugne. Je ne pourrai me résoudre à voir le peuple massacré par ton armée. Il doit y avoir un autre moyen de ramener le calme.

- Qui parle de massacrer le peuple ? Uniquement les émeutiers ! rétorque un autre patricien.

- Mais tu as raison, Jean, reprend Bélisaire. Car comment distinguer les fauteurs de trouble parmi le peuple ? Il ne suffit plus maintenant d'enlever Copronios pour lui faire avouer le nom de ses agitateurs et les arrêter. La sédition a suffisamment jeté le trouble dans les consciences et le peuple est comme un meute déchaînée qui n'a plus besoin de maître pour lui montrer où frapper.

La conversation bourdonne à mes oreilles. Une idée se fraye lentement un chemin dans mon esprit : mon père et ses compagnons agissent pour la cause de l'état et le général Bélisaire n'est

pas ce " généreux bienfaiteur " dont parlait tantôt l'homme des égouts. Le représentant des verts, au contraire, semble agir pour la chute de l'empereur. Je comprends peu à peu et me mords les lèvres de confusion à l'idée que si Copronios avait été enlevé à temps l'insurrection n'aurait peut-être pas eu lieu. Encore une fois, nous avons agis sans réfléchir. Soudain, j'ai une illumination digne de Nicéphore et j'interromps sans façons l'un des dignitaires à l'air grave et à la voix posée :

- Les émeutiers ! m'écrié-je. L'hippodrome ! Demain à l'heure de midi ils s'y rassembleront pour investir le Palais !

A nouveau toutes les têtes se tournent dans ma direction. Impressionné par ces regards perçants qui me fixent, je tente de raconter les événements des derniers jours, d'une voix aux inflexions tremblantes.

- Et cet homme qui parlait dans les égouts, demande mon père, le connaissais-tu ? N'était-ce pas Copronios ?

Je fais un signe de dénégation.

- Quand à l'" honorable bienfaiteur ", tu n'as aucun soupçon quant à son identité ? ajoute le général de sa voix de commandement.

Les oreilles me cuisent tout à coup et prennent une teinte cramoisie.

- Je... croyais que c'était vous.

Bélisaire esquisse un bref sourire, ses yeux de cobalt envahis soudain d'un éclat chaleureux.

La discussion reprend. Il est clair qu'un homme dirige dans l'ombre la sédition, un homme qui manipule le peuple par l'entremise de Copronios. Quelqu'un qui a tout intérêt à hâter le départ de Justinien pour lui faire succéder Athanase.

- Quelqu'un qui veut pour l'instant garder secrète son identité sans quoi il se serait fait directement couronné en place d'Athanase.

- Et si c'était le cousin de l'empereur lui même qui...

- Impossible. Ce vieillard timoré n'aspire qu'au calme et s'est défendu tant qu'il pouvait contre la pression populaire dont il a été l'objet.

- Tant que nous n'aurons pas découvert cet homme qui a mis sur pied toute la sédition, nous pourrons toujours massacrer les émeutiers il en surgira de nouveaux sur la promesse d'un peu de pain et d'une poignée de nomismas, remarque mon père. Le peuple crève de faim et s'allie là où son ventre trouve profit.

L'homme mystérieux ne peut être qu'un grand dignitaire déjà puissant pour avoir ainsi pouvoir sur le peuple, songé-je. Un cortège de noms se présentent à mon esprit. Jean de Cappadoce ? Mais il est trop haï du peuple pour espérer prendre ensuite la tête de l'empire. Le maître de Palais Chartios ? Son impopularité est également notoire. Théodora ? Elle ne gagnerait rien à être impératrice régnante, elle est déjà toute-puissante dans le cœur de Justinien. Et si l'un de ces visages graves qui opinent aux paroles du général était celui du traître ? Mes yeux embrassent les présents d'un regard circulaire.

Un doute terrible m'assaille : le général revient victorieux d'une longue campagne de conquêtes en Occident, d'autre part sa position de chef de l'armée le rend tout-puissant. Il pourrait bien être ce traître qui dirige à la fois l'émeute et fait mine de l'enrayer pour contrer toute opposition éventuelle.

A la gauche du général se trouve mon père. Que fait-il là, honnête maître artisan, parmi toutes ces toges pourpres de patricien ? Jean a surpris la lueur d'interrogation qui danse au fond

de mes yeux.

- Nous n'avons qu'une seule piste, conclut-il. Les égouts où se rassemblent les émeutiers. Je vais m'y rendre avec mon fils pour tenter d'y glaner quelques renseignements.

- C'est trop risqué, coupe l'un des patriciens, on pourrait t'y reconnaître. Notre homme se méfierait.

Je me demande bien qui - à part ses compagnons mosaïstes et l'échoppier du coin de la rue où nous achetons huile et olive - pourrait bien reconnaître mon père.

- Alors ton fils ira seul avec ses amis ; dans leur défroque de mendiants les risques encourus sont moindres, décide le général en me transperçant de son regard froid.

Plus de doute, il veut m'éloigner, me perdre ! Il sait que j'ai deviné ! Je dois absolument parler à mon père. Celui-ci hésite un moment, pose sa main sur mon épaule, avant de conclure :

- Soit. Il ira. Mais avant, je veux lui montrer le passage, pour qu'en cas de danger il puisse venir s'y réfugier. Et venir nous rendre compte de sa mission.

Tout le monde quitte son trépied et Jean m'entraîne à la suite des patriciens dans le long couloir sinistre bordé de cachots. A sa main qui m'enserme l'épaule à la meurtrir, je comprends que ça n'est pas de gaieté de cœur qu'il me laisse partir. Le général s'est attardé derrière nous et j'en profite pour parler à mon père d'une voix pressée et haletante :

- Papa, c'est lui, le général ! C'est le traître ! Je suis sûr qu'il fait mine de déjouer l'insurrection à vos côtés alors qu'en fait il la commande. Il a conquis un empire immense pour Justinien et maintenant il veut régner, ajouté-je pour justifier mon accusation. Et puis, tu as vu comme son regard brille d'un éclat étrange ? Il nous ment à tous, c'est certain.

Alors se produit une chose incroyable, que je n'avais entendu jusqu'à présent autrement qu'en rêve : mon père éclate d'un rire sonore qui résonne sous la voûte et illumine la pénombre des cachots.

- Nous sommes perdus, murmuré-je en voyant le général apparaître derrière nous, l'air interrogateur.

Mais Jean s'avance pour le prendre par l'épaule, comme il me tenait un instant auparavant.

- Mon fils, avant de te montrer le passage, il est juste que je t'éclaire sur ma disparition inopinée, sur tous ces mystères qui m'entourent et au sujet desquels tu as eu le bon goût de ne jamais m'interroger. Le général Bélisaire que tu vois maintenant en face de toi, avant de devenir ce glorieux conquérant que tu soupçonnes de trahison, a été un jour un jeune garçon comme toi qui explorait les rues d'Antioche en rêvant de batailles et de hauts faits d'armes. Il avait pour ami un garçon du nom de Jean qui, malgré les aspirations de son père magistrat désirant le voir embrasser la carrière de sénateur, passait son temps à contempler le ciel pour tenter d'en définir la vraie couleur. Chacun marcha vers son destin : le jeune Bélisaire devint un puissant général et Jean, malgré les foudres paternelles - une lueur amusée passa dans les yeux de mon père - un mosaïste. Le général Bélisaire avait une sœur dont les yeux possédaient aussi cet éclat étrange, cet éclat de pierre qui ne pouvait que séduire un mosaïste... - la voix s'est faite plus basse et deux pointes dures sont apparues dans le regard du général - comme tu le sais ta mère a succombé à l'épidémie de peste, quelques années après ta naissance, et nous avons dû quitter Antioche pour échapper au fléau.

Le silence retombe sous la voûte maussade, l'humidité des cachots nous pénètre soudain et j'ai un long frisson.

- Allons, dit le général, il est temps maintenant.

Mon père s'avance au milieu du couloir jusqu'à une dalle saillante.

- Si cette cave est si bien gardée, ça n'est pas pour les éventuels prisonniers qui s'y trouveraient, les cachots ne sont plus utilisés depuis l'avènement de Justinien. Tu ne pouvais y entrer qu'en montrant ma fibule d'émail qui servait de signe de reconnaissance, jusqu'à ce que je l'abandonne précipitamment dans l'incendie qui a détruit notre ancien quartier général, sans doute perpétré par Copronios et ses sbires qui l'avaient découvert. Un tel surcroît de précautions pour protéger cette cave masque un passage bien commode pour circuler en toute discrétion. Tu vois, nous avons aussi nos souterrains secrets.

Tout en parlant, mon père a déplacé la dalle pour soulever la trappe qu'elle masquait.

- C'est par ici que je t'ai ramené, inanimé, dit le général qui s'est approché. J'espère que tu me pardonneras mon geste, mais ta perspicacité nous avait déjà valu quelques déboires. Et puis Jean désirait t'avoir à ses côtés, ajoute-t-il en posant une main amicale sur mon bras.

- Allons, viens Bélisaire, appelle mon père qui a déjà plongé dans les entrailles du souterrain. Je m'y engage à mon tour, après un dernier regard pour le général. Je voudrais dire un mot mais à nouveau ses yeux perçants font fuir toute parole de ma bouche et je disparaissais après un bref signe de la tête.

Mon père a allumé une torche qui projette sur les parois suintantes d'humidité nos ombres fantasmagoriques.

- Attention aux flaques, prévient-il.

Je le suis, envahi par un sentiment d'allégresse à la vue de ce dos familier qui m'ouvre le chemin. Une marche silencieuse, à la lueur dansante de la flamme, nous conduit jusqu'au pied d'une échelle vermoulue.

- La trappe donne dans la cave d'une maison qui appartient à Bélisaire. Voici la clef de l'entrée - je sens une tige froide glisser dans ma main - tu es dans le quartier des Parthes, non loin du marché aux épices. Tiens, voilà des bougies et de l'amadou.

Avant de me laisser grimper à l'échelle, mon père me retient. Je distingue ses deux prunelles noires qui me fixent avec intensité :

- Bélisaire, écoute moi bien. Une émeute, c'est comme une épidémie, ça frappe aveuglément. Crois bien que je ne t'envoie pas là-haut de gaieté de cœur alors fais attention à toi et surtout ne tente rien d'imprudent. Contente toi de glaner quelques renseignements, le nom de l'orateur, de ceux qui fournissent les victuailles... Ce soir, quoi qu'il arrive, tu seras de retour au Stoudion par le souterrain, promets-le moi !

- C'est promis, dis-je d'une voix mal assurée. Mais vous, Papa, qu'est ce que vous allez faire pendant ce temps ?

- Oh, nous... Nous allons négocier... Tenter de retenir l'empereur quelques heures encore, le temps pour Bélisaire de massacrer le peuple et rétablir l'ordre par la force, dit-il avec un rictus de souffrance. Allons, l'heure n'est plus aux bavardages, va vite !

A SUIVRE . . .

Olga Lossky

e-courrier des lecteurs:
écrivez nous: secretariat@acer-mjo.org

Si vous avez raté les numéros précédents, vous pouvez les télécharger sur notre site internet:
www.acer-mjo.org, rubrique "biblio et liens"

Remarque importante: Ce journal est diffusé par l'ACER-MJO mais est destiné aux jeunes orthodoxes dans leur ensemble, qu'ils connaissent ou non notre mouvement. Merci de nous envoyer les coordonnées électroniques de toute personne potentiellement intéressée qui ne serait pas dans notre fichier. Si vous souhaitez rejoindre notre équipe de rédaction, écrivez-nous.

Participation à ce numéro: Olga Lossky, Nathalie Artzimovitch, Laurence Muguet, Andrei Malinine, Lucile Chveder, Hilda Graham, Basile Arkhipoff, Bert Genbrugge, Jean Rakovitch.